

ABONNÉS

LE SOIR

Retrouvez dans notre édition numérique abonnés un reportage vidéo sur les Greeters à Bruxelles ainsi que les chiffres de fréquentation touristique des villes européennes et belges.

plus.lesoir.be

A la recherche d'un tourisme moins polluant, plus responsable et plus durable

Responsable, durable, soutenable... les adjectifs sont nombreux pour définir un tourisme plus respectueux de l'environnement et des populations locales. Encore tâtonnant, mais assurément en développement, ce type de tourisme prend des formes bien différentes.

LOUISE TESSIER

Tout est vert, ou presque, dans ce petit hôtel bruxellois. De la couleur des parapluies, au système de chasse d'eau qui fonctionne à l'eau de pluie. A deux pas de la Grand-Place, l'établissement trois étoiles Agora affiche sa « green attitude » en grand sur sa devanture. « C'était important pour nous de faire un lieu d'hébergement qui prenne en compte les défis écologiques », commente d'emblée Eve Gordon, manager de l'hôtel. Ouvert en 2016 après des années de travaux pour remettre d'aplomb l'ancienne demeure bruxelloise, l'établissement a obtenu le label « clé verte ». Peu connu du grand public, le label pourtant international distingue les structures touristiques respectueuses de l'environnement. Ils sont 35 à Bruxelles, hôtels, auberges de jeunesse ou même théâtre, à pouvoir mettre en avant le logo bleu et vert. Une façon de promouvoir le tourisme durable qui tient pleinement compte de ses impacts environnementaux, mais aussi économiques et sociaux, en répondant aux besoins des visiteurs et des communautés d'accueil. Une définition parfois floue pour un type de tourisme encore frileux.

Les logements éco-labellisés, pas vraiment un argument de vente

« Les labels durables, c'est très bien, le problème c'est qu'ils sont peu visibles et donc peu connus du grand public », regrette Alain Decrop, professeur de marketing à la faculté des sciences économiques, sociales et de gestion au sein de l'Université de Namur. « En plus il en existe beaucoup trop, ce qui rend les touristes plus méfiants. » Résultat, selon le chercheur, loger dans un hébergement labellisé durable est la dernière des priorités des touristes, loin derrière le prix et l'emplacement du logement. Un constat partagé par l'hôtel bruxellois Agora. Si certains clients « bookent une chambre grâce à ça », ce n'est pas la majorité. « Il y a des gens qui n'avaient même pas fait attention lors de la réservation, ce n'est qu'une fois en arrivant sur place qu'ils réalisent que nous sommes un établissement respectueux de l'environnement », raconte Eve Gordon, qui voit défiler autant d'hommes d'affaires que de familles venues en week-end.

Ici, il n'y a pas d'ascenseur ni de climatisation dans les chambres. A part ça, rien ne différencie, à première vue, cet hôtel trois étoiles d'un autre. Sauf que l'électricité est en partie fournie par les panneaux solaires installés sur le toit, l'eau des chasses d'eau provient du réservoir d'eau de pluie et les revêtements au sol sont fabriqués à base de matériaux recyclés. « Nous essayons également de réduire considérablement l'utilisation de papier. Auparavant je travaillais dans un hôtel cinq étoiles et il fallait voir les quantités astronomiques de papiers que nous imprimions... Ici nous faisons en sorte

d'informatiser le plus possible », souligne la manager d'Agora. Sur le comptoir, un petit panneau (vert évidemment) indique une autre mesure de l'hôtel pour lutter contre la surconsommation : un bon d'achat de 5 euros au magasin de gaufres du coin offert aux clients qui renoncent au ménage de leur chambre entre deux nuits. « On ne change pas de literie tous les jours chez nous, donc pourquoi le faire à l'hôtel ? », prône la jeune femme. Des petits gestes qui, s'ils se démocratisent à l'échelle des grands groupes hôteliers, peuvent réellement faire la différence. « Un touriste consomme en moyenne dix fois plus d'eau qu'un habitant », affirme Alain Decrop. « Il est nécessaire d'éduquer à plus de respect des ressources naturelles. »

Si l'écologie reste un argument encore peu vendeur auprès des touristes, il existe bel et bien une offre : sur les 16.604 chambres d'hôtel bruxelloises, plus de 30 % sont écolabellisées, selon Visit.brussels.

Le tourisme durable, plus qu'une histoire de label

Mais le tourisme durable ne s'arrête pas au choix de l'hébergement. Loin de n'être qu'une affaire de label environnemental, c'est aussi une histoire de liens, de rencontre avec la population locale. Ce vendredi matin, Amélie et Louis-Pierre, deux Français en vacances en Belgique, ont d'ailleurs rendez-vous avec François, un Bruxellois pure souche. A 66 ans, le pensionné est un Greeter. Dans le même style que les couchsurfers, qui proposent de loger gratuitement les voyageurs, les Greeters font découvrir leur ville aux touristes étrangers, de manière bénévole. « J'ai toujours aimé Bruxelles. Une fois à la pension, j'ai sauté le pas, j'ai envoyé un mail et je suis devenu Greeter », explique François, qui guide joyeusement des inconnus deux à trois fois par mois dans les rues de la capitale. Aujourd'hui, direction le Mont des Arts, puis le palais de justice en passant par le quartier du Sablon. « Ça change à chaque fois, je m'adapte en fonction des envies des gens ! » Cet aspect participatif, c'est aussi ce qui rend plus durable le tourisme. « Pour que le tourisme soit soutenable pour les populations hôtes, c'est important qu'il y ait un lien entre les voyageurs et les locaux », confirme le professeur Alain Decrop. « C'est un plaisir pour eux, mais surtout pour moi, c'est un bel échange », sourit François, devenu au fil des années autant calé en « Histoire qu'en petites histoires ».

Pour Amélie et Louis-Pierre, c'est une première. Le couple de

trentenaires, qui vit à Brest, avait entendu parler des Greeters il y a quelques années, lors d'un travail universitaire. « On n'avait encore jamais eu l'occasion de tester, mais j'ai toujours gardé l'idée en tête », confie Amélie, qui écoute assidûment les anecdotes du guide. « Vous voyez là-haut, sur la terrasse, il y a un potager où on cultive tout un tas de trucs. Quand il fait beau, il est même possible d'aller y prendre un verre, la plupart des Bruxellois ne le savent pas ! », lance François en pointant du doigt la Bibliothèque royale de Belgique. Pas manqué, nous non plus on ne le savait pas.

Née à New York au début des années nonante, la communauté des Greeters s'est développée partout dans le monde et compte une dizaine de destinations belges. D'Anvers à... la Hesbaye brabançonne.

Bruxelles, loin de l'over-tourisme brugeois

Alors que François termine sa visite, le couple se prépare à prendre le train pour Bruges. La destination belge la plus prisée des touristes. Assailli par les cars (et même les bateaux de croisières), la ville flamande souffre de « surtourisme ». En 2018, Bruges a accueilli pas moins de 8,3 millions de visiteurs. Certains jours d'affluence, entre 50.000 et 60.000 touristes se pressent dans les ruelles de la vieille cité. De quoi faire gonfler de moitié la population locale. « Il est possible de gérer le tourisme de masse, dans le sens de sa démocratisation, à condition que ces touristes se répartissent dans différentes destinations et ne visitent pas tous Venise ou le Grand Canyon aux Etats-Unis », commente Alain Decrop.

Pour tenter de réguler ce tourisme débordant, qui devient difficilement soutenable pour les habitants, Bruges a mis en place des mesures : seulement

deux bateaux de croisière par jour sont autorisés à déverser leur flot de passager dans les rues de la ville. « Il y a de plus en plus de mesures coercitives qui sont mises en place pour obliger les touristes à changer leur comportement. Par exemple, le Machu Picchu au Pérou affiche un prix d'entrée exorbitant, l'Alhambra de Grenade en Espagne limite le nombre de visiteurs par jour et dans les grottes de Lascaux, en France, l'entrée est réservée aux personnes qui souhaitent passer un minimum de temps sur place. Cela évite que des cars de touristes s'arrêtent seulement pour passer vingt minutes sur place avant de partir pour l'attraction suivante », détaille le professeur de marketing.

A Bruxelles, on n'en est pas là. La capitale a enregistré près de 8,5 millions de nuitées en 2018. « L'indicateur principal pour juger si l'on souffre de surtourisme, c'est le rapport entre le nombre de nuitées touristiques et le nombre d'habitants », explique Noémie Wibail, porte-parole de Visit.Brussels. « A Bruxelles, ce rapport (6,09) fait partie de la moyenne inférieure des villes européennes. A titre d'exemple, un habitant à Bruges (rapport 18,5) a proportionnellement trois à quatre fois plus de touristes dans sa ville qu'à Bruxelles. »

Si la situation n'est donc pas alarmante à Bruxelles, des mesures sont tout de même mises en place pour évi-



A Bruxelles, les touristes restent trop souvent confinés à l'hypercentre de la ville. © HATIM KAGHAT / LE SOIR



© MATHIEU GOLINVAUX / LE SOIR



© MATHIEU GOLINVAUX / LE SOIR



© PIERRE-YVES THIENPONT.

ter que les touristes soient trop nombreux dans l'hyper-centre. « Souvent les visiteurs s'arrêtent à l'Ilôt sacré, donc nous souhaitons mettre en place une stratégie de quartier en communiquant davantage sur les dix-neuf communes de la Région », annonce Noémie Wibail. Avec comme objectif « de promouvoir un tourisme durable et de qualité », en encourageant la dispersion des visiteurs sur tout le territoire de la Région bruxelloise. Il s'agit, d'une part, de mettre en avant les quartiers bruxellois et la diversité de leurs offres (culture, shopping, horeca...) et, d'autre part, d'atténuer la pression sur l'hypercentre ». Tout un programme, qui devrait voir le jour d'ici 2023.



© PIERRE-YVES THIENPONT / LE SOIR

grand format